

MONSIEUR TRINGLE

PROJETS ET MÉDITATIONS DE M. TRINGLE.

Jamais homme ne fut plus heureux que M. Tringle le jour où il reçut une invitation pour le bal travesti donné par la famille Brou.

Tout d'abord M. Tringle résolut de s'habiller en diable.

Singulière idée pour un célibataire qui avait l'aspect habituel d'un parapluie dans son fourreau.

Il est vrai qu'un mois avant l'annonce de ce bal, M. Tringle avait aperçu, pendant à la croisée du perruquier Chabre, un étrange costume de diable noir et rouge, avec une perruque ébouriffée et une longue queue frétilante qui devait produire (du moins il le parut ainsi à M. Tringle), un effet surprenant dans un quadrille.

Non pas que M. Tringle fût un beau danseur. Jusque-là sa place dans les soirées était marquée à une table où les principaux fonctionnaires de la ville des Ilettes jouaient à la bête ombrée ; mais M. Tringle avait pensé que cette queue frétilante, en même temps qu'elle l'exempterait du jeu, tremousserait assez par elle-même pour lutter avec le talent des danseurs en renom.

Tout un avenir de bonheur se rattachait à ce costume de diable, car depuis quelque temps M. Tringle gémissait en secret sur son état de vieux garçon, et ne demandait qu'à partager ses trois mille francs de revenus avec une jeune fille qui lui en apporterait au moins le double.

Et, comme Mlle Brou parut offrir au célibataire les qualités qu'il attendait d'une compagne, c'est-à-dire six mille livres de rente, plus d'une fois, en passant devant la boutique du perruquier, M. Tringle admira, voltigeant au vent, le costume de diable qui devait le poser dans le monde.

Qu'on doit être léger sous ce costume ! pensait M. Tringle, regrettant de n'avoir pas assoupli ses jambes dans sa jeunesse.

À la faveur d'un quadrille, il espérait s'entretenir avec Mlle Brou, faire parade de galanterie, se montrer plein d'attention pendant le cotillon, et subjuguier le cœur de la jeune fille par des prouesses de danse d'autant plus remarquables qu'on n'y était pas habitué.

À peine le célibataire entra-t-il dans le salon des Brou, qu'il était accaparé par les joueurs :

— Nous allons organiser une bête ombrée, voilà M. Tringle, s'écriait la maîtresse de la maison.

En même temps on entendait la voix glapissante d'une vieille douairière, joueuse enragée :

— Monsieur Tringle, monsieur Tringle, monsieur Tringle !

M. Tringle n'avait pas déposé son chapeau qu'un certain M. Paf, capitaine dans la garde nationale, assis à la table de jeu, s'écriait, comme s'il eût fait l'appel des hommes de sa compagnie :

— Tringle !

— Allons, cher monsieur Tringle ; chacun vous réclame, disait Mme Brou en poussant familièrement le célibataire du côté du fastidieux tapis vert.

Ces raisons et bien d'autres militèrent en faveur du costume de diable ; cependant M. Tringle n'osa s'ouvrir de son projet à la vieille servante qui, depuis dix-huit ans, dirigeait son ménage.

Comment Thérèse accueillerait-elle l'idée de voir son maître travesti de la sorte ? nécessairement elle trouverait mille objections ; peut-être, pressentirait-elle que

sous ce costume M. Tringle cachait l'intention de se rapprocher de Mlle Brou, de lui avouer sa flamme et, postérieurement, de l'amener dans la rue Tirelire en qualité de maîtresse de maison.

Thérèse, qui gouvernait à son gré le célibataire, n'eût-elle pas alors mis tout en œuvre pour faire échouer ce projet ?

Ils sont rares les vieux garçons qui, pour échapper aux chaînes du mariage, n'ont pas leur vie prise dans des liens mille fois plus assujettissants.

Un quart d'heure en retard valait à M. Tringle des commentaires sans nombre de Thérèse sur l'événement extraordinaire qui avait fait rester le pot-au-feu quinze minutes de plus sur le fourneau.

Quelles imaginations s'emparent de la gouvernante à l'annonce de la soirée !

M. Tringle, contre son habitude, resta muet ; mais les petites langues de feu qui s'échappaient de son foyer, le soir, et qu'on dit annoncer une nouvelle, lui remettaient sans cesse en mémoire la dot qui brillait à l'horizon.

Des suites du bal travesti découlait la conquête de cette dot. Et comme les désirs concentrés sont ceux auxquels s'accrochent les plus longues racines, le célibataire s'endormait rarement sans rêver au 8 février, époque à laquelle Mme Brou donnait sa fameuse soirée.

DE L'ENTRETIEN QUI EUT LIEU CHEZ LE PERRUQUIER CHABRE ET DE CE QUI S'ENSUIVIT

Le 8 février étant arrivé, M. Tringle entra mystérieusement, le soir dans l'arrière boutique du perruquier Chabre, souriant de la bonne plaisanterie qu'il avait imaginée.

— Vous costumerez-vous, monsieur Tringle ? avaient demandé, huit jours auparavant, les dames Brou.

— Ma santé délicate s'y oppose, vous le savez, mes dames.

Et il était sorti avec un sourire vraiment diabolique, défiant quiconque de le reconnaître sous le travestissement qu'il méditait.

— Que dites-vous de ceci, monsieur Tringle ? lui demanda, non sans orgueil, le perruquier Chabre, en lui présentant une sorte de manchon effaré.

M. Tringle considéra longuement le bizarre objet.

— C'est votre perruque. . . . Ah ! vous serez impayable là-dessous.

— Impayable, oui, il faut l'espérer, dit M. Tringle, regardant avec stupéfaction un agencement de peaux de chats et de peaux de lapins dans les poils desquelles le perruquier donnait de frénétiques coups de peigne.

— Ainsi coiffé, monsieur Tringle, vous devez enlever tous les suffrages de la soirée.

— Le croyez-vous vraiment, monsieur Chabre ? Je n'en étais pas certain, mais puisqu'un homme de votre compétence l'affirme. . . .

— Non, jamais aux Ilettes on n'aura vu de plus admirable travestissement.

— Vous connaissez, sans doute, monsieur Chabre, quelques-uns des costumes de la soirée ?

— Ne me parlez pas des bourgeois des Ilettes ! dit le perruquier Chabre, qui était natif d'Agen. Des avarés, des liardeurs, des pingres, des panas ! Il n'y a que vous jusqu'à présent, monsieur Tringle, qui ayez loué un costume pour la soirée.